

Dominique ROMANO  
en collaboration avec Pascaline KROMICHEFF

# Vincent, des bords de l'Ource

La jeunesse



Édition *Scripta*



Ce livre raconte la vie d'un petit garçon, que j'appellerai Vincent, né en 1940 dans une maison modeste de deux pièces, au fond d'une ruelle, au cœur d'un tout petit village de la Côte-d'Or.

Vincent, c'est moi, mais ça pourrait être n'importe qui d'autre. Il témoigne de la vie à la campagne durant une époque mouvementée, pour lui et pour ses parents : un émigré italien et une jeune femme issue d'une famille "bourgeoise", qui a donné naissance à quatorze enfants.



# Vincent, des bords de l'Ource

La jeunesse

Par Dominique ROMANO  
en collaboration avec Pascaline KROMICHEFF

*Edition* **S** *cripta*



## **Fils d'un émigré italien et d'une jeune fille aisée**

Les parents de Vincent, Luigi et Marguerite, se sont croisés pour la première fois au “château” de Bure-les-Templiers, petit village du Nord de la Côte-d’Or isolé au milieu de magnifiques massifs forestiers. Nous étions en 1935 ou 1936. Le frère de Luigi courtisait alors une des sœurs de Marguerite, qu’il finit par épouser.

En 1939, Luigi et Marguerite se marièrent à leur tour.

Marguerite, née en 1917, avait été élevée dans une famille aisée, où l’on apprenait les arts, le piano, et où l’on employait des bonnes pour travailler aux tâches ménagères. Elle était fille d’un polytechnicien qui s’était retiré, après le krach financier de l’emprunt russe, dans une belle propriété de campagne, appelée par les habitants du village “le château”. Après son mariage, elle a rapidement acquis le statut de mère de famille nombreuse et a vécu des heures plus difficiles.

Luigi était un scieur de long italien venu pour la première fois travailler en France en 1926, à l’âge de 13 ans. Avec son frère Pietrine, ils étaient employés comme saisonniers dans le groupe que leur père dirigeait. Celui-ci était surnommé “Il Babbo” (le grand-père) ou encore “Il Perroccio della Ravungna”, parce qu’il était le plus vieux et

qu'il habitait au dessus d'un ravin (ravungna en italien). Il était le responsable d'une grosse société française qui exploitait des forêts en France, y compris en Algérie sur la presque île de Collo.

Les scieurs de long arrivaient chaque année en fin d'hiver, dès que les bûcherons avaient terminé d'abattre les arbres. Ils façonnaient les traverses pour le chemin de fer, à la pièce, évidemment ; autrement dit à la tâche. C'était l'un des plus durs métiers manuels de tous les temps. A l'arrivée de la belle saison, Luigi et son frère rentraient en Italie pour faire les foins et autres travaux utiles dans les fermes.

Un jour, Luigi s'est installé pour de bon en Bourgogne, travaillant comme commis pour un marchand de bois. Fils d'immigré, il demanda sa naturalisation en 1938, juste avant la seconde Guerre Mondiale. Au vu les événements qui se tramaient, la préfecture de la Côte-d'Or "gela" son dossier comme tous les autres. Ce n'est que début 1947 qu'il acquit la nationalité française, dont il était très fier. "La France m'a donné du travail et une famille, c'est mon pays" estimait-il.

De leur mariage est né un premier enfant, Vincent, le 3 avril 1940. Le couple s'était établi dans une maisonnette à Vanvey, petit village baigné par une paisible rivière, l'Ource, près de Châtillon-sur-Seine, à une vingtaine de kilomètres du château de Bure-les-Templiers. Le logement comportait deux pièces, une au rez-de-chaussée et l'autre au premier étage. A l'époque, les femmes accouchaient chez elles. C'est probablement le Docteur Hirsch, assisté de quelque voisine, qui est venu aider Marguerite à donner la vie à Vincent.



## Une enfance marquée par la guerre

Juste après l'arrivée de leur premier enfant, durant l'été 1940, Luigi (considéré comme déserteur par les Italiens et Allemands depuis sa demande de naturalisation) et Marguerite choisirent l'exode, comme beaucoup d'habitants de la région. Vincent avait alors à peine 3 mois.

Pour son premier voyage, ses parents l'ont emmitouflé et placé sur la moto Terrot, entre son père, au guidon, et sa mère, juchée sur le tandsad. Ainsi calée, la petite famille prit la direction du Sud. Comme tout le monde, ils cherchaient à rejoindre la zone libre et se sont retrouvés dans les colonnes interminables de la débâcle. Arrivés dans la Nièvre, ils ont traversé un tunnel qui a été bombardé peu après et s'est écroulé sous leurs yeux. Ils se sont alors arrêtés dans une ferme où ils ont pu être hébergés quelques temps par des personnes charitables voulant bien leur offrir gîte et couvert en échange d'un peu de travail.

Mais Luigi et Marguerite se rendirent assez vite compte que la fuite ne servait à rien. Ils décidèrent alors de rebrousser chemin et de retourner en Côte-d'Or.

Leur route de retour passait par Marmagne, village jouxtant Montbard, petite ville devenue sous-préfecture de la Côte-d'Or en 1926. Ils s'y arrêterent un moment. Luigi

travailla dans une petite scierie. C'est là qu'il laissa trois doigts de sa main gauche.

La maman de Vincent lui a raconté qu'à cette époque, le promenant dans un landau, elle avait croisé deux vieilles filles dans les rues du village. En voyant le bébé, les dames lui ont prédit : "vu sa mine, il ne fera pas long feu, ce petit". Il est vrai que la nourriture faisait défaut à la jeune mère allaitante et que son bébé en était affecté à ce moment-là. Il s'est bien rattrapé par la suite !

A l'automne, ils retrouvèrent Bure-les-Templiers. En juin 1941 et en novembre 1942, Marguerite donna naissance à deux filles. Il n'y avait pas de méthode de contraception en ce temps-là. La jeune mère, très croyante, l'acceptait volontiers. Elle disait "les enfants c'est un don du ciel".

Âgée de 25 ans, mariée depuis trois ans, elle avait connu la débâcle et élevait donc déjà trois enfants. Elle travaillait dur, mais elle n'a jamais fait une croix sur sa culture ni renié ses origines. Selon Vincent, "il fallait avoir un caractère bien trempé ! Elle avait surtout la foi".

Ce n'est qu'en 1945, vers la fin de la guerre, que la famille rejoignit Vanvey. Le couple y acheta une maison, en face du beau lavoir, qui devint la demeure familiale. Luigi ne comptait pas ses heures, ni d'un point de vue professionnel, ni au niveau familial.

## Des maquisards à la loco mitrillée

De par son métier, le jeune père de famille était souvent dans la forêt durant la guerre. Il aidait les maquisards comme il pouvait en leur apportant du matériel et de la nourriture. Ce qui n'a pas empêché certains habitants de le soupçonner et de le dénoncer comme collaborateur.

Un matin à 6 heures, Vincent vit son père emmené par des résistants "mal informés". Il fallut l'intervention du Capitaine Jacques, arrivé de Dijon, pour empêcher l'exécution. Vincent avait alors tout juste quatre ans, et ce fut pour lui un choc dont il se rappela toute sa vie. En fait, un employé de la poste du village s'avéra être le "collabo".

Peu de temps après, ce fut enfin au tour des occupants allemands de connaître la débâcle. En 1944, la région fut marquée par la bataille du pont de Maisey-le-Duc. Une plaque commémorative apposée près du pont de chemin de fer rappelle encore aujourd'hui que du 9 au 11 septembre 1944, "le maquis de Recey-sur-Ource livra le dernier combat qui libéra la région". Les maquisards locaux livrèrent une rude bataille pour bloquer la retraite d'une colonne allemande provenant de Châtillon-sur-Seine.

Vincent a des souvenirs personnels de l'événement : ses parents avaient protégé les portes et les fenêtres de la

maison à l'aide de matelas. Mais cela n'empêchait pas d'entendre les balles siffler et les obus éclater, car le village, à vol d'oiseau, était à environ un kilomètre des combats.

Puis les Allemands défaits ont fui. Ils sont passés par Vanvey. Les habitants du village bordaient la route où passait la colonne. Tout le monde était dans les rues, les gens étaient massés comme on peut le voir dans les films, savourant la victoire et la liberté retrouvée. Le petit Vincent, au milieu de cette foule, a vu une automitrailleuse passer sur le pied d'un homme du pays, qui heureusement pour ses orteils, ce jour-là, portait de solides sabots de bois !

Le dernier fait de guerre dont il se souvient, c'est le bombardement de la locomotive HLP (ce qui veut dire Haut-Le-Pied, elle ne tirait pas de wagons), par deux Spitfires. Ils faisaient leur point fixe à la colline Saint Phal et descendaient en piqué sur la loco en tirant des rafales.

Pour un gosse, c'était un spectacle, si on peut appeler cela ainsi, époustouflant ! Vincent y a assisté avec ses deux sœurs. L'une d'elle, figée par la violence de l'attaque, est restée ainsi immobile jusqu'à ce que Marguerite vienne la chercher, dare-dare.

Cette vision apocalyptique hantera longtemps Vincent, sous la forme d'un cauchemar où une sorte de ballon, peut-être un Zeppelin s'enflamme au dessus du transformateur électrique, près de la maison familiale. Il en ressent avec effroi la chaleur et l'impression de brûler.

## **Tribulations enfantines : l'école, la jambe cassée, les poux**

Autrefois, la petite école s'appelait "l'école enfantine". Mademoiselle Delotal y faisait la classe. Le bâtiment se situait au fond d'une ruelle au centre de Vanvey, près de la boucherie qui existait à l'époque.

En hiver 1946, premier accident pour Vincent : en sortant de l'école, il se casse la jambe. Le froid a figé les flaques d'eau en glace, le verglas s'est installé au croisement de la ruelle de l'école et de la rue de la Forge. Petit garçon toujours pressé, il s'élançait glisse, tombe, et se fracture le fémur gauche. Les "grands" du cours de fin d'études, témoins de l'incident, essayent de le relever, mais peine perdue, ils lui font plus mal qu'autre chose. Un voisin costaud arrive et le tire enfin de là. Le chargeant sur ses solides épaules, il le ramène chez lui.

Les parents, affolés, vont chercher l'Abbé Hoffman, rebouteux à ses heures, qui essaye de réduire la fracture, mais la visite du médecin, venu de Recey-sur-Ource, s'impose. Vincent est ensuite emmené à Dijon par le patron de son papa. Le docteur Majnoni le plâtre après l'avoir endormi à l'éther, comme cela se pratiquait alors. L'enfant s'endort et fait un nouveau cauchemar : au dessus de lui danse un énorme bonhomme à la figure toute rouge... (Il le revoit encore maintenant, mais en souriant !)

Il se réveille avec un plâtre. De retour à Vanvey, ses copains de classe viennent le saluer à la sortie des cours. Durant un mois, la jambe doit rester tendue et durant un autre mois elle est plâtrée en équerre.

Alité, maintenu immobile et ne possédant pas de jouets, le petit garçon s'ennuie. Pour passer le temps sa maman lui apprend à... tricoter !

D'ailleurs, les longues aiguilles lui seront bien utiles pour se gratter sous le plâtre. Les démangeaisons lui deviennent peu à peu insupportables. Et pour cause ! Quand il retourne à Dijon pour changer de plâtre, le docteur découvre avec lui une colonie de poux en train de lui dévorer la jambe. Un petit cadeau bien involontaire rapporté de l'école par ses camarades de classe.

Après l'épisode du plâtre, Vincent retourne à l'école. Nous sommes en 1947, et la scolarité se passe bien pour le jeune élève, qui se montre plutôt doué pour certaines matières : il bataille régulièrement pour la place de premier de la classe avec une petite fille de parisiens.

Seuls quelques accrochages viennent ternir, un tout petit peu, le tableau. Certains camarades de classes, jaloux, le traitent de "macaroni". Pour lui, c'est une vraie insulte, c'est la honte. En effet, le père, fraîchement naturalisé Français et si fier de l'être, ne parle jamais italien à la maison. "Ma patrie, c'est la France" répète-t-il, "elle m'a donné du travail et une famille".

## La vie au village du point de vue de Vincent

L'instituteur et le curé étaient des personnages très importants dans la vie du village. On ne remettait en question ni leur autorité ni leurs compétences. Mais entre les deux hommes, il y avait un antagonisme politique qui n'est pas sans rappeler les conflits humoristiques de Don Camillo et de Peppone, dans les romans de Giovannino Guareschi : l'abbé Hoffman, un alsacien d'origine, anti-Allemand de nature, et le maître, Charles Mielle, plutôt anticlérical à tendance communiste, se livraient des petites guerres dont l'une se jouait par le biais des enfants de chœur

Il faut savoir que les enfants de chœur étaient quelquefois récompensés quand il y avait une cérémonie, un baptême, un mariage ou des funérailles pendant leur semaine de service. Une messe basse était par ailleurs dite chaque jour avant l'école. Elle était servie par les enfants en surplis. L'abbé s'arrangeait toujours pour les libérer au dernier moment. Le temps de se changer et de se rendre à l'école, ils rataient à coup sûr la récréation.

Pendant ce temps, l'instituteur attendait : il avait lui aussi besoin de l'aide des enfants, tous les jours dès l'automne, pour rentrer le bois servant à alimenter le gros poêle rond qui chauffait toute l'école.

Cette petite guerre d'influence n'empêchait pas les deux rivaux de se respecter mutuellement. Il arrivait parfois à certains enfants, probablement inspirés par les paroles des adultes de leur entourage, de se moquer du curé en poussant des "croâ croâ" dans son dos. Celui-ci en informait l'instituteur, qui n'hésitait pas à rappeler les principes élémentaires de la politesse à ses chères têtes blondes.

Tous les jeudis en hiver, il y avait catéchisme avec l'abbé Hoffman. Le curé profitait de la venue des enfants pour leur demander de l'aider, lui aussi, à rentrer son bois. C'était l'occasion d'une "leçon de chose" un peu particulière : chaque fois que l'homme d'église trouvait une limace de bois, il la mettait dans un petit bocal en disant : "bien cuit, c'est très bon pour les poumons!". Une recette de rebouteux, probablement...

Une autre recette, celle-ci goûtée par les jeunes chaque jeudi, était le chocolat à l'eau, touillé directement avec le tisonnier de la cuisinière à bois...



## Jeux d'enfants

Les enfants, au village, se transmettaient les secrets des meilleures farces des plus grands aux plus petits. Une des plaisanteries alors en vogue était “la sonnette”. Il s’agissait de suspendre une pierre à une porte par le bais d’une ficelle maintenue par une punaise. La pierre était également accrochée à un fil plus long, tenu à l’autre extrémité par les enfants. Ils se cachaient et tiraient sur le fil, pour toquer à la porte avec la pierre. Les occupants de la maison ouvraient alors à ce qu’ils croyaient être un visiteur, mais il n’y avait personne. Les jeunes chenapans riaient beaucoup de la farce.

La chasse aux corbeaux constituait également un loisir apprécié des chérubins. Ils s’armaient non pas d’un arc mais d’une fronde conçue avec un certain savoir-faire. Une belle branche de noisetier dédoublée servait de manche, un caoutchouc pas trop usé était fixé à chaque branche avec force tours de ficelle, et une bonne pièce de cuir encochée était maintenue sur le caoutchouc pour envoyer le plus précisément possible les projectiles. La fabrication était primordiale !

Les munitions, essentielles au bon déroulement de la chasse, étaient savamment choisies : les gamins récupéraient des chutes de rivets provenant de la forge de Vanvey, où

certains de leurs pères fabriquaient des rouleaux agricoles. Il suffisait de glisser la main sous le grillage de l'endroit où étaient stockés ces déchets pour s'en procurer un bon paquet.

Venait ensuite l'heure de l'entraînement, la cible étant le plus souvent des gamelles et boîtes de conserve retournées sur les piquets de clôture. Le claquement sec du rivet sur la tôle certifiait la précision du tir.

Les corbeaux n'avaient plus qu'à bien se tenir. Les nids étaient visés pour casser les œufs. La précision des tireurs, la puissance des frondes et la vitesse des rivets en faisaient des armes dangereuses, non seulement pour les corvidés, mais aussi pour les pigeons, les lapins... et les fenêtres des maisons du village !

Quand un carreau descendait "malencontreusement" et que l'individu responsable des dégâts était repéré, c'était le garde champêtre qui intervenait en se rendant directement chez les parents du fautif, qui se voyaient obligés de payer la réparation.

Vincent n'était pas toujours libre, car il aidait son père, mais quand il le pouvait, il traînait avec les autres, se délectant de ces jeux enfantins.

Une fois, un copain de classe en fin d'études lui propose : "tu veux venir ? J'ai vu des ramiers sur la route de Louesme, au fond des Commes" (diminutif des Combes).

Toujours partant pour une nouvelle aventure, Vincent mange vite fait. Son copain fait de même puis emprunte le vélo d'homme de son père pour passer prendre notre héros en culottes courtes, qui prend place sur la barre de la bicyclette. "Fais attention, dit-il à Vincent, ne va pas te coincer les pieds dans les rayons !".

Arrivé dans les Commes, les comparses cherchent les pigeons mais ne trouvent pas même une plume. Ils perdent du temps à essayer de dénicher les beaux ramiers, partis depuis belle lurette, naturellement. La cloche de l'école va sonner, il faut rentrer dare-dare. Les revoilà partis en sens inverse, juchés dans la même position sur l'engin. L'un pédale sec et l'autre pense aux volatiles ratés.

C'est ainsi que ce qui devait arriver arrive : Vincent se prend les pieds dans les rayons ! Il est éjecté et s'étale par terre sur le chemin plein de pierres. Sa blouse se déchire, il s'égratigne les genoux et les paumes des mains. Arrivé à l'école, l'instituteur lui demande ce qui lui est arrivé et le renvoie chez lui pour être soigné.

Le vélo, quant à lui, n'a rien eu.